

Extrait des carnets de Paul MANIEZ PG 14446 stalag VI A

Avertissement : ce document concernant Paul MANIEZ est la propriété exclusive de ses fils. Il ne peut être copié, reproduit, dupliqué et /ou diffusé sans l'accord express et formel de Jean Paul MANIEZ (Article 9 du Code Civil sur le droit à l'image et article 226-1 du Code Pénal).

Chapitre 7 : 1945 "L'ESPOIR"

Après une interruption de 3 mois, nous avons pu enfin écrire chez nous. Je reçois une lettre du 17 août 1944. Des Allemands et des Russes sont encore partis de la mine pour faire des travaux de déblaiement dans les villes bombardées. En ce moment le trafic de matériel, tanks, canons, autos est très intense.

Enfin, la Croix Rouge Américaine est arrivée. Nous touchons 6 colis pour 7. Cela va nous permettre d'améliorer notre ordinaire, surtout le soir où ce n'est que du liquide à boire.

Lors du bombardement de SIEGEN, une bombe est tombée sur le ko des prisonniers Français qui a été détruit. Il n'y a eu que 2 victimes mais toutes leurs affaires sont détruites. Ils n'ont plus rien à se mettre. Une collecte est faite dans tous les ko de la mine. On peut donner du linge, du nécessaire à raser, du savon, de l'argent pour leur venir en aide. Par contre la population civile a eu de lourdes pertes. On parle de 2.500 tués. A 8kms de notre ko, un petit village a été bombardé par un avion isolé. Je ne sais pas si c'est parce qu'il était en difficulté qu'il a lâché ses bombes. Il y a eu une dizaine de victimes.

Aujourd'hui, 21 janvier 1945, c'est un jour de repos car on ne travaille plus le dimanche. J'ai assisté à la messe à la chapelle, en haut de la montagne. La montée a été rude car on avait de la neige jusqu'en haut des mollets. Dans le courant de cette semaine que nous venons de passer, chacun rapportait chaque jour son morceau de bois, car le charbon fait maintenant défaut et l'hiver n'est pas encore passé. Mais de notre côté, à la cage, le porion de service nous a interdit d'en rapporter. On a aussi demandé à ceux qui étaient malades ou blessés et qui se sentaient inaptes au travail au fond, de se faire inscrire. Hier, ils sont allés à la visite. Parmi eux se trouvaient surtout ceux qui travaillaient à la chaleur et au soufre. Deux seulement sont reconnus inaptes par le médecin Allemand. Ils sont envoyés travailler à la ferme. Un autre a eu un billet de travail léger.

La semaine suivante commence mal pour moi, car le porion me place au travail à la chaleur, à la fin de la semaine je quitte enfin cet endroit pour remplacer un blessé qui transportait des terres.

Le 22 janvier, il est tombé beaucoup de neige. Le train est tellement en retard que nous arrivons à 10h du matin au travail.

Le 23 janvier, quelques avions ont canonné un petit village à 7 ou 8 kms de notre ko.

Le 27 janvier, un Français, travaillant au nouveau puits, à l'avancement d'une galerie, a été blessé à l'épaule par l'explosion d'une mine ainsi qu'un Allemand. Cela s'est produit à 5h du matin. Ils avaient allumé les mèches, puis s'étaient retirés. L'explosion se produisit, mais une mine n'avait pas explosé. Ils retournent donc sur les lieux et c'est alors que la mine explose, mais en fusant, ce qui leur sauva la vie. Ils sont conduits à l'hôpital.

A partir du 29 janvier, le poste du matin doit faire 4kms à pieds pour revenir car le train ne va pas plus loin.

L'activité de l'aviation reprend de plus belle. De nombreuses villes ont encore été bombardées. Les sauveteurs de la mine sont encore partis pour les villes les plus proches. Depuis une semaine, l'offensive Russe se poursuit. Ils ont fait cette fois une avancée considérable. VARSOVIE est entre leurs mains. Les troupes sont maintenant engagées en Allemagne. BRESLAU et POSEN ont été dépassées. Ils continuent d'avancer vers BERLIN qui sera bientôt menacée. La population de ces régions reflue vers l'ouest. Parmi la population masculine seuls sont autorisés à partir ceux de plus de 16 ans et de plus de 60 ans. Les autres doivent rester pour assurer la défense du territoire.

Les derniers trains de ces villes ont été réservés pour les malades et les infirmes. Les autres doivent partir à pied. Cela ne doit pas être gai, surtout en ce moment, car une épaisse couche de neige recouvre tout. De nombreuses divisions ainsi que des volontaires ont été massés en avant de BERLIN afin d'enrayer l'avance Russe et défendre la ville. Le manque de charbon se faisant sentir, des salles de douches ont été arrêtées. Les Russes viennent se laver dans la notre.

Le 30 janvier, personne n'a travaillé par suite de manque de courant de haut voltage. Nous sommes allés nous faire pointer et nous sommes revenus. Le temps s'est radouci et la neige s'est mise à fondre, mais la route est encore glissante.

Le jeudi 1er février est une journée d'alertes ininterrompues. Le soir, à cause du danger, nous sommes obligés d'aller à l'abri. Les villes près de chez nous (SIEGEN et HOLPE) sont à nouveau bombardées. Des sauveteurs y sont allés.

Le dimanche 4 février, au cours de l'appel, on nous annonce que nous allons encore une fois être rationnés sur la nourriture. Nous toucherons un tartine de moins, moins de pomme

de terre et de légumes, de margarine et du reste. Lundi, mardi nous arrivons l'après midi avec 1h de retard. Le 6, nous manquons le train et faisons la route à pied.

Le 7 février au matin, je suis réveillé en sursaut par le bruit de mitrailleuse. Ce sont les avions qui mitraillent le village ainsi que les villages alentours. Le 9 février à 9h du soir une bombe tombe dans les environs. A minuit, deux bombes tombent sur la voie une demi heure après que notre train y soit passé.

Le dimanche 10 février, les avions ont mitraillé MEGGEN et lâché une bombe dans les environs.

Du 10 au 16 février: alertes jour et nuit sans arrêt. Un soir, nous sommes obligés de nous lever pour aller à l'abri car il y a grand danger. Ce matin 16 février, à ALTENHUNDEN, une bombe est tombée juste à côté du dépôt de machines et a coupé plusieurs voies en creusant un énorme entonnoir. A la remontée du puits, il y a toujours grand danger: les doubles queues survolent la région et font des piqués impressionnants. Enfin cela se calme et nous pouvons descendre la côte et prendre le train qui a une demi heure de retard. A la station suivante, il s'arrête à côté de 3 trains de matériel et de troupes qui sont garés là! De plus, notre machine se décroche pour aller faire de l'eau. Nous ne sommes pas rassurés du tout. Le danger est partout.

Un adjudant à l'air terrible est arrivé. Il est d'une grande sévérité. Au cours de la nuit, il a fait la chasse à ceux qui volent des pommes de terre dans la cave à travers le plancher.

Nous avons reçu un colis Américain pour 6, et 3 colis Français pour dix. Même si cela ne fait pas grand chose, cela nous fera quand même un peu de bien.

Le 16, au cours de mon travail à la mine, j'ai assisté à un combat entre un Allemand et un surveillant qui lui reprochait de ne pas travailler assez. Le combat eut lieu à coups de lampes. Un autre Allemand essaya de les séparer mais le combat reprit après quelques secondes, suite à une formidable gifle reçue par le surveillant. Cette fois, il l'attrapa, le culbuta et lui bourra la figure à coups de poings. Voyant cela, le 2ème Allemand s'avança avec un foret pour le donner au surveillant afin qu'il puisse frapper plus fort. Heureusement cela en resta là! Un quart d'heure plus tard, le porion arriva et donna l'ordre à l'Allemand de remonter. Son compte doit être bon car les Allemands qui se battent à la mine sont sévèrement punis!

Il est fortement question, pour beaucoup d'entre nous, de partir, ainsi que des Allemands! La liste serait même déjà faite par le porion.

Le 17 février, le porion nous dit que la semaine prochaine nous serons du poste du matin au lieu de nuit car notre quartier ne travaillera plus qu'en deux postes.

Le dimanche 18 février, nous allons assister à la messe à la chapelle.

Le lundi 19 février, une bombe est tombée juste devant un train à ALTENHUNDEN et a démolit plusieurs voies.

Mardi 20 février, en remontant de la mine, il y a danger car les doubles queues sont là. Nous entendons tomber les bombes. En rentrant, nous apprenons quelles sont tombées à 1km de notre ko et ont encadré un petit village. Le soir, au cours d'une alerte, en allant à l'abri, j'ai aperçu les trous: le village l'a échappé belle. Tous les jours, il y a une grand activité aérienne.

Mercredi 21 février, nous sommes obligés de nous lever pour aller à l'abri.

Jeudi 22 février, il y a eu alerte toute la journée. Au fond de la mine, il n'y a plus d'air, ni de courant. Nous sommes obligés de remonter par les échelles. Les derniers remontés n'ont même plus d'eau.

A la sortie, une dizaine de doubles queues survolent la région. Puis, tout à coup, des bombardiers apparaissent, mais ils sont bas comme je ne les ai jamais vus. La mitraille éclate, les bombes tombent. Nous nous couchons à terre puis, pendant une accalmie, nous courrons tous vers l'entrée de la mine qui est souterraine. Des Français, des Allemands s'y rendent tout nus car ils n'ont pas eu le temps de s'habiller. Après le danger écarté, nous descendons vers la gare. Le train est en retard. Nous voyons aussi que l'eau de la rivière est toute jaune. Le train arrive enfin, mais après 500m, il s'arrête. Le conducteur a vu arriver un employé de la gare de ALTENHUNDEN, lui faisant de grands signes d'arrêter. Au cours du bombardement les voies ont été coupées. Nous descendons tous et partons à pied.

Arrivés près de l'hôpital, nous apercevons les voies détruites: c'est le point de départ des bombes. Les maisons sont dévastées et criblées, mais au passage à niveau juste avant la gare, cela a été terrible. Tout un quartier d'habitations est aneanti, pulvérisé. Sur le tas de décombres le drapeau à croix gammée flotte. On denombrera au moins 16 morts. Des équipes travaillent déjà partout pour retirer les blessés et les cadavres. Tout le long de la route qui longe la voie ferrée ce ne sont que des trous de bombes.

Comme nous passons devant les wagons de D.C.A., deux avions de nouveau apparaissent. Les mitrailleuses se braquent aussitôt dans leur direction. C'est de nouveau la course vers l'abri. Nous allongeons le pas pour sortir de cette zone dangereuse. Des bouts de rails et de traverses de chemin de fer ont volé un peu partout et jusque sur le toit des maisons.

Nous arrivons à KIRCHUNDEN. Là, l'extrémité du village qui se trouve placée près d'un pont de chemin de fer a eu des dégâts. C'est un vrai pilonnage pour le pont qui en est sorti indemne mais la route et les bois environnants ont été

complètement labourés par les bombes. Arrivés au ko, nous apprenons que toute la région a été mitraillée.

Le vendredi 23 février, nous allons au travail à pied. Le poste de l'après midi ne travaille pas et revient avec nous. Des Français des kos de MEGGEN travaillent au déblaiement à ALTCHUNDEM. Un train nous attend. Les wagons n'ont plus de vitres car une bombe est tombée sur la locomotive.

Samedi 24 février, le train, après des manoeuvres passe lentement sur une voie qui a été réparée par les équipes qui travaillent jour et nuit. Le train nous conduit jusqu'à MEGGEN. Là, il n'y a que notre ko qui est venu travailler car les autres vont au déblaiement. A ALTENHUNDEN il y a de nouveau une alerte. Nous sortons du train et continuons à pied. Nous apprenons que partout gares et voies de communications ont été de nouveau bombardées. J'apprends également que je suis sur la liste des partants avec mon camarade de notre ko. Parmi nous, 140 doivent partir car à compter du 1er mars on ne fait plus qu'un poste à la mine. Dans la soirée nous allons de nouveau à l'abri. Le canon gronde sans arrêt. Ce n'est plus qu'un roulement. Des camarades voient partir un V1.

Le dimanche 25, nouvelles alertes. Nous ne faisons qu'aller et revenir à l'abri.

Dimanche 4 mars: au cours de cette semaine qui vient de s'écouler, les alertes ont continué jour et nuit. Toutes les villes aux alentours ont été de nouveau bombardées. Ceux qui devaient partir du ko de MON travaillent à abattre du bois. Il y en a 25 de MEGGEN qui sont partis pour ATTENDORF. Pour notre ko, pour l'instant, pas de changement. Il paraît que la direction de notre "stalag" aurait refusé qu'on nous envoie au déblaiement.

Malgré l'encombrement du minerai au fond, on continue de faire 3 postes, à part mon quartier et celui du 10ème qui n'en font plus que deux. Quatre de notre ko sont désignés par la mine pour aller construire un abri au village voisin.

Lundi 5 mars, je suis du matin et nous avons un peu de retard pour arriver à la remonté. Il y a eu encore une alerte et nous apprenons qu'il est passé beaucoup d'avions. Le poste d'après midi arrive et nous partons. La fin d'alerte sonne. Nous montons dans le train qui arrive à ALTCHUNDEM, mais là, la machine est décrochée pour aller faire de l'eau. Enfin au bout d'une heure nous la voyons revenir et repartons. Nous arrivons au ko à 4h10. A 4h20, comme nous finissons de manger, l'alerte sonne et nous voyons les habitants courir vers leur abri à toute vitesse. Les avions sont au-dessus de nous. Au même instant un chapelet de bombes tombe. La baraque tremble pendant quelques secondes. Nous enfilons veste et capote et profitons d'une accalmie pour sortir, mais les avions de nouveau nous survolent. Nous passons sous les arbres et gagnons le bois pour nous mettre à l'abri. Les avions se sont éloignés mais, étant donné que le bois est trop petit pour nous contenir

tous, nous continuons à monter dans les champs et dans un chemin creux avec trois camarades nous nous arrêtons. Mais le répit est de courte durée.

Voilà de nouveau les avions. Le temps est pourtant mauvais et les nuages bas. Tout à coup, nous n'avons que le temps de nous accroupir dans les buissons. Des bombes sifflent et tombent à 800m de nous, près d'un petit village qui avait déjà été bombardé le mois dernier. Soudain, un bruit de tonnerre qui éclate, répété 3 fois: des rafales de mitraille. Enfin les avions s'éloignent! Nous nous relevons en ayant eu bien peur. Nous voyons de la fumée monter dans le ciel. Ce doit être encore ALTCHUNDEM qui a pris.

Dans l'autre sens, nous voyons encore des bombes tomber sur un autre petit village. Au loin, nous entendons sonner la fin de l'alerte, car ici il n'y a plus de courant. Nous revenons. Les avions se présentent de nouveau. Cela se calme. Nous rentrons, alors que le poste de nuit part à pied car les voies sont de nouveau coupées. Je me couche. A 9h30, on nous fait lever pour aller au déblaiement. Nous touchons le pain du lendemain, puis nous partons.

Il fait mauvais. De temps en temps il tombe de la neige fondue et il fait noir comme dans un four. Nous nous demandons où on nous emmène comme cela? Arrivés à l'entrée de ALTCHUNDEM, arrêt brusque et demi tour. On retourne à la baraque où on se couche à minuit. Je commençais à peine à m'endormir quand je suis réveillé brusquement par le bruit d'une bombe qui explose. Elle ne doit pas être tombée loin. Le poste de l'après midi arrive à pied lui aussi. L'un d'entre eux a été blessé par un caillou projeté par l'explosion.

Mardi 6 mars à 4h, debout pour partir à 5h travailler à pied à la mine. Nous traversons ALTCHUNDEM mais il ne fait pas encore assez clair pour voir les dégâts. Nous arrivons à MEGGEN et là, face au ko, on nous arrête et on nous fait faire demi tour. Nous devons retourner à ALTCHUNDEM pour déblayer. Arrivés là, nous sommes employés sur les voies de chemin de fer pour reboucher les trous des bombes. Le travail est complet, car c'est un véritable labourage.

Toutes les voies, et elles sont nombreuses, ont été coupées en plusieurs endroits. Les maisons détruites ou endommagées sont à foison car les avions ont pris les voies en travers et ont commencé à lâcher les bombes sur la ville, puis sur les voies et sur la montagne où on compte plus de 40 trous.

Comme le travail n'avance pas assez vite, les surveillants et employés ne tardent pas à nous réprimander et nous menacer. Une sentinelle lève même la crosse de son fusil pour en frapper l'un d'entre nous. Nous cassons la croûte à 10 heures et reprenons le travail à 11heures. Trois coups de sirène retentissent: cela veut dire que les avions approchent. Puis tout de suite la sirène sonne danger. Nous courrons à l'abri qui est en face de notre travail. Les habitants y affluent aussi. Ils ont bien peur. L'alerte dure 1heure puis

nous reprenons notre travail. Nous sommes relevés vers 2heures de l'après midi. Avant de partir, je vois des cadavres de Russes tués et déchiquetés. Il y en a 5. Un Russe survivant creuse un trou dans le talus pour les y mettre. Nous rentrons, allons à la soupe et dans la soirée il y a encore 3 ou 4 alertes.

Mercredi 7 mars 1945: à 4h30, les postes du matin et de l'après midi sont debouts parce que nous devons être à 6h pour travailler 12h sur la voie. Nous commençons à travailler mais voilà que les Russes arrivent, et comme hier, on nous dit qu'ils travaillent mieux que nous, aussi on les met à notre place.

On nous conduit alors par petits groupes afin de nous mettre à la disposition des habitants sinistrés. J'oubliais de noter une chose qui, hier, nous avait tous choqués: les "arbeits front" sont arrivés dans la ville sinistrée en chantant.

A 10h, casse croûte. A 10h30, l'alerte n'a pas eu le temps de sonner et des avions passent au-dessus de nous. Nous nous réfugions dans la montagne car l'abri est trop loin. D'autre part on nous avait dit qu'il n'était pas certain que nous aurions de la place car nous devions laisser la priorité aux habitants. Les avions passent sans arrêt jusqu'à 12h40. Des tracts sont tombés. Plusieurs d'entre nous les ont vus et il est inscrit un seul mot en Allemand "attention". Cela concorde car les alliés ont annoncé par radio qu'à partir d'aujourd'hui, les bombardements allaient redoubler d'intensité, et informaient les prisonniers et les étrangers de se mettre immédiatement à l'abri dès la première alerte.

A 2heures, comme on ne nous a pas apporté la soupe, nous retournons au ko malgré les cris de celui qui commandait tout le personnel. Il n'y a plus de charbon pour faire la cuisine et nous chauffer. Les malades vont chercher du bois. Le soir, un rassemblement en tenue militaire à lieu afin de s'assurer que nous avons tous une tenue kaki et inscrire ceux qui sont en vert.

Le jeudi 8 mars, nous partons de nouveau au travail. Je suis désigné pour aller sur la route où on travaille une heure, puis un civil vient nous chercher pour déblayer une maison. Au casse croûte, comme il manque des travailleurs sur les voies, on vient nous chercher. Nous chargeons des wagons de cailloux. A 1heure, l'alerte sonne. Nous nous réfugions dans la montagne. L'alerte se termine au moment où nous retournons au ko. Le soir à 8h30, grand danger! Nous sortons tous. Des avions passent nombreux puis lâchent des fusées blanches, bleues, rouges. Des bombes tombent. Nous les voyons exploser au loin. Certaines sont même assez rapprochées. L'alerte se termine vers 10h. La nuit j'entends encore des avions passer.

Vendredi 9 mars nous travaillons cette fois sur les voies. Les Russes vont déblayer les maisons. A 10heures,

l'alerte sonne. Nous courrons dans la montagne malgré les ordres nous demandant de rester sur place. Mais comme nous partons, du coup, les Russes nous suivent! A 11h, l'alerte se termine. Nous reprenons le travail. A midi, nouvelle alerte, nous allons cette fois à l'abri. A 13h, nouvelle alerte. Nous reprenons le chemin du ko le soir à 17h30. Des vagues d'avions passent les unes après les autres. On entend les bombes tomber au loin.

Un sac de colis est arrivé. Je suis surpris d'apprendre que j'en ai un et, coïncidence, mon camarade en a un aussi. Le mien est du 18 juillet 1944!!! Le colis a été ouvert. Il n'y a que le jambon qui manque. Cela arrive bien à point et nous fera du bien car la soupe est assez défectueuse surtout le soir où les rutabagas priment.

Le samedi 10 mars, je suis embauché avec 3 autres pour aller réparer la toiture de la maison du docteur *HESSE*, chirurgien de l'hôpital. A 11h30 alerte. Nous filons dans la montagne. Les avions passent et après quelques rafales de mitrailleuse les bombes tombent. Il en tombe dans *ALTCHUNDEM* et dans la montagne près de l'endroit où je travaillais hier. Des Français n'en étaient guère éloignés. Ils ont eu chaud. L'alerte se termine. Nous reprenons le chemin pour revenir quand l'alerte sonne à nouveau. Nous repartons enfin au ko où nous rentrons à 3h30. Aujourd'hui, des tracts sont jetés nous annonçant que les Américains ont traversé le Rhin et occupent déjà *COLOGNE*, *DUSSELDORF*, *BONN*. Une bombe incendiaire est tombée au bout de *KIRCHUNDEM*. Une maison commençait à brûler mais l'incendie a pu être arrêté.

Dimanche 11 mars, nous devons aller travailler de midi jusqu'au soir. Nous avons la soupe à 11h et arrivons sur les lieux. Là, il n'y a personne pour nous embaucher. Vers 2h, on nous emmène tous reboucher les trous sur la voie. A 3h moins le quart alerte: nous filons tous à l'abri. L'alerte se termine à 4h. On nous rassemble et on rentre à la baraque.

Selon les dernières informations, les alliés seraient près d'*ESSEN*. Les Russes et les Allemands ont travaillé ce matin jusqu'à 13h. A 5h30 nouvelle alerte!

Le lundi 12 mars, dès 10h, il y a alerte. Nous allons à l'abri jusqu'à midi. On nous appelle pour la soupe puis nous partons au travail de déblaiement. Des avions passent encore. Nous nous arrêtons même avant d'entrer dans la ville et nous attendons que cela se calme. A peine arrivés, nouvelle alerte, nous courrons à l'abri et nous y restons jusqu'à 6h. Nous retournons à la baraque en n'ayant rien fait. Un de nos camarades est gravement malade. Le médecin l'a vu ce soir et la fait transporter séance tenante à l'hôpital.

Mardi 13 mars. Ce matin des Français transformés qui évacuaient sont venus demander à manger au ko. Ils ont été renvoyés à *MEGGEN* où il y a leurs confrères. A 10h alerte jusqu'à midi. On nous rappelle pour la soupe et nous partons au travail bien que des avions soient encore au-dessus de nous.

Pour plus de sécurité, car le ciel qui était jusqu'ici couvert, s'éclaircit, nous prenons un sentier à travers bois avant d'arriver à la ville. Nous faisons une pause puis nous repartons. Nous arrivons sur les voies mais nous entendons les avions à nouveau. Nous filons tous à l'abri puis recommençons à travailler un peu sur les voies. Nous apercevons soudain un double queue qui tourne au dessus de nous. Nous filons comme des lièvres à l'abri. Un train de voyageurs entre à ce moment là dans la gare, accompagné de 6 wagons de D.C.A.

Nous sommes à l'abri, mais comme toujours, certains sont curieux de voir ce qui se passe, et à chaque fois que les avions se rapprochent, c'est un reflux dans l'abri. Vers 4h30 la situation s'aggrave car les avions piquent sur la ville. A l'entrée de l'abri c'est la panique. Beaucoup l'ont échappé belle car les avions ont mitraillé l'entrée de l'abri. Des trous marquent le ciment. Des éclats de balles explosives jonchent le sol partout. Des bombes sont tombées: une près de la gare et les autres au-dessus de l'abri. En étant à l'intérieur, nous l'avons entendu trembler. Peu à près, on ramène dans l'abri un Tchèque blessé à la cuisse. Plus loin, dans la rue, un Suisse a été tué. Vers 6h comme cela se calme, nous reprenons la route du ko. Partout ce ne sont que trous de balles. Il ne devait pas faire bon être dehors! Ceux qui se trouvaient dans les bois ont eu bien peur. Certains dans une accalmie sont redescendus en vitesse à l'abri.

Mercredi 14 mars, le poste du matin est revenu à 10h, n'ayant pas pu travailler. Aujourd'hui il y a du brouillard. A 10h, le soleil perce et l'alerte sonne aussitôt. Nous allons à l'abri. Les bombes tombent dans les environs. On entend le canon beaucoup plus rapproché. Sur la route, on voit des soldats qui, je crois, se sauvent. Certains sont à pied, d'autres à vélo, un enfin en auto. A midi nous avons la soupe. L'après midi je reste au ko pour scier et casser du bois pour la cuisine. Nous sommes à deux. Le poste de l'après midi part par petits groupes à travers bois. Tout l'après midi, des milliers d'avions vont sillonner le ciel. Ce sont des avions de toutes tailles, depuis le quadrimoteur jusqu'au plus petit. Vers 4h les avions piquent, mitraillent et lâchent leurs bombes. Cette fois c'est MEGGEN qui prend! A 6h seulement, l'alerte prend fin. Nos camarades ont vu sur la route une colonne d'environ 3.000 étrangers(Italiens,Russes,Français) qui évacuaient à KIRCHUNDEM. Celui qui allait chercher le pain a été obligé de se sauver car ils l'auraient dévalisé.

Jeudi 15 mars, ce jour et les suivants doivent être extrêmement dangereux, car la radio a annoncé que des milliers d'avions vont venir mitrailler et bombarder tout ce qu'ils voient.

Dès 9h, malgré un fort brouillard, des avions passent déjà. L'alerte sonne. Je me prépare car dès que le soleil va paraître cela va devenir mauvais. Vers 11h, au loin la mitraille crépite. Nous redescendons à midi pour la soupe

puis, après avoir mangé, on sort à l'extérieur car 230 prisonniers Français évacués sont annoncés. Ils arrivent et doivent loger dans notre ko. Mon camarade retrouve un cousin parmi eux.

A 2h, nous partons travailler à travers bois, mais comme l'alerte continue, nous restons à l'abri des arbres. Vers 6h nous nous rapprochons de la lisière, mais à peine y sommes nous arrivés que des doubles queues apparaissent et tournent au-dessus de nous. C'est alors le "sauve-qui-peut" à travers bois. Soudain, l'un des avions pique et la mitraille crépite, puis les bombes tombent. Cela dure une demi heure. Nous saurons que c'est encore ALTCHUNDEM qui a été visée. Quelques maisons ont été détruites, mais le fameux pont de chemin de fer sur lequel ils s'acharnent a encore été épargné. L'alerte terminée, nous rentrons au ko. Les réfugiés sont installés. Ils ont touché une soupe. Le soir ils se couchent un peu partout sur le plancher. Maurice couche avec moi car il a donné son lit à son cousin.

Vendredi 16 mars à 9h30, alerte. Les réfugiés sont toujours là. L'homme de confiance a décidé que nous aurions à partager notre soupe avec eux. A 10h, le poste du matin revient n'ayant pas travaillé. A 12h30, nous avons notre ration de soupe et à 2h nous partons travailler mais nous ne ferons encore rien ce jour-là car les alertes sont incessantes. Le soir, portion réduite de soupe! Sur les routes on continue de voir des soldats et des civils qui s'enfuient.

Samedi 17 mars à 10h, le poste du matin revient encore une fois. Le temps est couvert et il ne fera pas beau. A 2h nous partons travailler mais il n'y a aucun chef sur les lieux. L'alerte sonne, nous allons à l'abri. Cela se calme et nous retournons à la baraque.

Dimanche 18 mars à 9h, alerte. A 10h, nous allons à la messe. Parmi les nouveaux arrivés il y a trois aumôniers.

Lundi 19 mars, nous sommes debouts à 4h, car les 3 postes doivent se rendre ensemble, du matin, à la mine. Nous prenons le train. Arrivés à la mine, nous apprenons qu'on ne travaille pas. On se fait pointer puis on revient. L'après midi il y a alerte jusqu'au soir.

Mardi et mercredi, on va se faire pointer à la mine et on revient à pied. Cela nous fait faire 14kms à travers bois car les routes sont mitraillées et il est impossible d'y passer. L'après-midi, c'est "alerte" jusqu'au soir. Des bombes sont tombées à ALTCHUNDEM.

Jeudi 22 mars au matin, on prend de nouveau le train pour la mine où on ne travaille pas. Pour revenir, la mitraille crépite. Nous nous précipitons dans l'abri ou dans les bois. A midi bombardement de ALTCHUNDEM et de toute la région à sa suite. L'après midi, même chose. C'est la vraie terreur depuis le lever du soleil jusqu'au soir. Impossible de circuler. Le soir, à 6h30, alors que nous sommes tous rassemblés à l'extérieur pour l'appel (430 hommes), les avions

s'amènent très bas. Personne ne bouge. Plusieurs passent au-dessus de nous au ralenti, s'inclinent sur l'aile puis reprennent leur position en tanguant un peu mais ne tirent pas nous ayant sans doute reconnus. Soudain, l'un deux pique et mitraille l'entrée de l'abri!

Au cours de l'appel, on nous annonce qu'à partir de demain, on n'aura plus que 200 grs de pain. C'est la misère! Puisse cette guerre se terminer au plus vite car je ne sais pas ce que nous allons devenir. Les réfugiés affluent de plus en plus.

Vendredi 23 mars: de nouveau, nous nous rendons à la mine. Je prends une douche et nous reprenons la route. A peine avons nous regagné le bois que les avions sont là. Ils virent puis piquent par groupes de deux. Ce sont sans doute des anglais car on distingue bien leurs couleurs. Ils s'éloignent puis reviennent au bout d'une demi heure en mitraillant. Ils passent à 50m de nous. Nous ne sommes guère rassurés car le plus petit écart de route qu'ils pourraient faire nous serait fatal. Cela se calme un peu et nous essayons de nous rapprocher du village, mais alors que nous devons grimper la montagne c'est des doubles queues qui mitraillent et lâchent leurs bombes. Ils ont atteint leur objectif car nous voyons deux colonnes de fumée puis les pompiers qui se dirigent vers elles.

L'après midi, à 14h ça recommence. Ils mitraillent la gare et les environs avec des balles incendiaires. Le bois prend feu ainsi que des maisons à ALTCHUNDEM. Une corvée de chez nous s'y rend pour éteindre le feu. On dénombre aussi des morts le long de la voie ferrée.

Samedi 24 mars, nouvelle diminution de pain. Malgré cela nous devons encore aller à la mine nous faire pointer. L'après-midi, toujours des milliers d'avions qui sillonnent le ciel, bombardent et mitraillent. Le soir n'est pas bien gai car il n'y a plus de lumière pour nous éclairer.

Dimanche 25 mars, nous allons à la messe à 10h. Ces derniers jours, une action intense de l'artillerie est venue s'ajouter au reste. Aujourd'hui, quelques petites alertes de rien du tout. Cela nous fait tout drôle de ne plus entendre le ronflement ininterrompu des avions. Le soir à l'appel on nous annonce que nous n'irons plus nous faire pointer à la mine. Nous ne toucherons plus 200 grs de pain car une corvée doit faire 24kms à pied pour aller chercher de la farine sans quoi le boulanger ne pourrait plus faire de pain.

Lundi 26 mars à 9h, on nous fait tous sortir à l'extérieur. Les coups de crosses pleuvent. L'après-midi même répétition. La soupe est encore plus claire!

Mardi 27 mars encore des coups de crosses. Plusieurs d'entre nous sont mis en joue. La journée est calme. Quelques rafales d'artillerie plus proches. Il nous semble voir passer quelques avions. Ce calme cache quelque chose. Selon les dires les Américains approcheraient! Nous voyons aussi se replier beaucoup de soldats épuisés et dans un état

lamentable. Des réfugiés passent aussi. Cela nous rappelle la France en 1940.

Mercredi 28 mars, vers 9h, on apprend que SIEGEN à 30kms de nous est pris depuis le matin. On nous prévient de nous tenir prêts à partir d'un instant à l'autre. Nous faisons donc notre sac. Nous mangeons la soupe avec des pommes de terres non épluchées mais plus épaisse qu'avant. Nous en aurons encore une autre aussi bonne le soir. A 6h, nous sommes encore là. Nous attendons les ordres. Des lignes de résistance sont en train de se former à l'entrée du village. Aurons nous le bonheur de rester là afin d'être libérés?

Jeudi 29 mars nous sommes encore là en attente. Sur la route, la circulation est très intense. Vu le temps couvert ou pour d'autres raisons, l'aviation est inexistante.

Vendredi 30 mars toute la nuit et la matinée, des camions-autos montent, puis, l'après-midi, on les voit redescendre. A 1h, alerte: les avions tournent au-dessus du village, piquent, mitraillent et bombardent un peu plus loin. Vers 4h, on voit arriver sur la route 22 Français prisonniers. Ils évacuent et viennent de la région de SIEGEN. Ils avaient pris la route de MARBOURG mais ils ont été obligés de faire demi-tour car les Américains étaient là et ils continuent leur avance vers KASSEL.

Samedi 31 mars, dès le début de la matinée, la circulation est intense sur la route: voiture hippomobiles de l'armée, autocamions, l'infanterie, un troupeau de vaches, des civils avec leurs petits chariots, des "folturm". C'est un défilé incessant. J'ai même vu un soldat qui tentait de s'emparer d'un vélo à l'entrée d'une maison, mais il a raté son coup car la propriétaire est sortie juste à temps pour l'en empêcher.

A partir du lendemain, les nouveaux arrivés et les anciens sont tous réunis pour former la 6ème compagnie. A la cuisine, grand virage: seul le lieutenant médecin y mangera. Les gradés, les infirmiers et les prêtres, mangeront la même soupe que nous. L'après-midi, défilé continu sur la route.